

Irina A. Khorochounova *Carnets de Kiev 1941 – 1943 (Journal d'une bibliothécaire russe pendant l'occupation allemande)* Paris, Calmann-Levy, 2018, 605 p. 28 euros.

Ce texte était visiblement au départ des notes sur la détresse, le déboussolement, la tragédie de l'écroulement de l'URSS face à l'attaque nazie le 22 juin 1941

« Il est évident que le spectacle des membres du NKVD [ou Tchéka ou Guépéou] entassant pêle-mêle dans leurs véhicule des pianos, de grands miroirs et des armoires sur lesquelles ont trouvé place leurs épouses et leurs enfants, contribue grandement à renforcer la panique générale. » (p. 36, 4 juillet 1941).

À l'époque les citoyens soviétiques devaient avoir encore en tête la formule de Vladimir Ilitch Lénine « Un bon communiste est en même temps un bon tchékiste. »¹

« Je suis très étonnée par le nombre de personnes qui fuient en abandonnant leurs parents âgés. » (p. 37, 5 juillet 1941).

« Tout ce qui constituait la base de nos représentations et de nos conceptions a été balayé [...] » (p. 130, 18 octobre 1941) ; « Désormais, c'est la loi de la jungle. » (p. 64, 12 août 1941).

Irina A. Khorochounova

Carnets de Kiev 1941-1943

*Journal d'une bibliothécaire russe
pendant l'occupation allemande*



MEMORIAL
SHOAH
CALMANN
LEVY

bolchévique, 1939).

Pourtant, la « Patrie du socialisme » vient de fêter ses vingt ans de triomphes (1921-1941) sur le plan économique et social. La jeunesse est encadrée dans les organisations des Pionniers et des Jeunesses communistes, les femmes ont une éducation et une place dans la société comme jamais auparavant. Le Parti communiste regroupe l'élite de la nation. Plus d'un million de jeunes diplômés vient d'obtenir un emploi dans la haute administration du pays. Le même nombre de fonctionnaires ont été démasqués, voire fusillés car c'étaient des espions et des traîtres. Et ces derniers « les boukharinistes et les trotskistes [...] merde et salopards du genre humain [« padronki tchelovechtchkogo roda » ; traduction réelle ; pour les lecteurs étrangers « ces rebuts du genre humain »], ils ont été anéantis. Car « l'invincibilité du bolchévisme [« nepobedimost bolchevizma »]» provient des liens entre le Parti et le peuple (*Histoire du Parti communiste soviétique*

Quelques jours après l'occupation de la ville par l'armée allemande nazie, le 21 septembre 1941, Irina constate « Kiev se soumet au mode de vie qui lui est imposé. [...] Très rapidement des gens ont commencé à militer en faveur du nouveau régime. Les gens changent d'attitude à une vitesse remarquable, de vrais caméléons ! » (p. 91, voir aussi pp. 95, 230, 247). Les nouveaux maîtres sont des « blonds chevaliers libérateurs » (page 90) selon la propagande ukrainienne organisée à 95 % par des citoyens soviétiques ou membres du parti bolchévique quelques mois auparavant. Le nouveau pouvoir ukrainien est justifié par des prélatés, orthodoxes vraisemblablement, car l'auteure insiste sur son athéisme, et elle signale

¹ « [...] хороший коммунист в то же время есть и хороший чекист [...] ». Discours sur les coopératives, 3 avril 1920, IX Congrès du Parti communiste russe. [<http://leninism.su/works/79-tom-40/620-9-congress.html>].

qu'ils sont « gros et gras » (page 154, 3 novembre 1941), alors que la population crève déjà de faim.

On comprend, au fur et à mesure de la lecture, pourquoi le livre (écrit en russe par une Ukrainienne, une honte pour certains) n'existe pas dans sa totalité en Russie (peut-être à cause de remarques inacceptables sur l'écroulement de l'armée rouge en juin-octobre 1941 pour les partisans de Vladimir Poutine) ou en Ukraine (l'ardente collaboration pro nazi d'ex-communistes et de croyants).

L'auteure ne peut admettre l'étendue de la bassesse :

« Il n'y a plus de conscience, plus de morale commune. Les personnes qui habitent dans le logement qu'elles occupaient avant la guerre et qui ne se livrent pas au brigandage sont désormais l'exception. » (p. 121, 14 octobre 1941).

L'aide que l'on obtient par ses relations est maintenant essentielle. Elle est l'unique garantie d'une éventuelle survie. Sans ce « piston », chacun de nous est condamné au « kaputt » allemand, à la mort. [...] les organismes officiels ont été dépassés par des hordes de chacals et de spéculateurs, par tout un ramassis de types louches sortis des tanières où ils se terraient jusqu'à présent [...] » (p. 121, 14 octobre 1941).

On doit faire une double lecture de ce passage : pour les difficultés liées au logement et le piston comme solution administrative, l'URSS, de 1921 à 1991 (et une grande partie des pays ayant connu ou connaissant le socialisme du réel) la description faite est banale. Par contre, elle devient dantesque avec la guerre et l'instabilité du nouveau pouvoir tantôt nazi, ukrainien ou maffieux.

Dans ce chamboulement, le lecteur sent, comme la personne qui écrit, que le papier, qui garde la trace des impressions vagues, permet de réfléchir la stupeur éprouvée et de faire réfléchir.

Le carnet de notes devient un témoignage qui, s'il est aux mains des uns ou des autres, est un recueil de leurs erreurs aux conséquences indicibles et impardonnables, toujours, inhumaines.

En parallèle, des détails inavouables personnelles (car ils dénoncent des méfaits du Parti communiste soviétique) apparaissent.

D'abord, la mère qui a été arrêtée « Il y a tout juste quatre ans » (pp. 193-194, 18 décembre 1941 ; voir p. 263, 483) sans qu'Irina ne reçoive une seule nouvelle d'elle ni des responsables des arrestations.

En soi la situation était normale pour l'époque. Ce qui est des plus curieux c'est la non application de la loi de 1926 sur les « tchessir », initiales de *Член семьи изменника Родины*, « membre d'une famille de traître à la patrie ». La loi prévoyait que les membres de ces familles « seront privés de leurs droits électoraux et exilés dans des régions éloignées en Sibérie durant cinq ans. ». En 1937 un additif imposait de cinq à huit ans de bannissement pour les épouses de trotskistes. Je peux donc supposer que la mère d'Irina (qui a été très certainement liquidée, bien que non enregistrée par l'organisation russe actuelle Mémorial) avait des appuis qui ont sauvé Irina et sa sœur et son époux et leur fille. La similitude entre la loi du Talion et le socialisme tchékiste de Lénine² est parfois adoucie par le « piston » et ses aléas.

Ensuite, des visages d'êtres affamés, des Juifs qui lui rappellent « les visages de ceux qui mourraient, le ventre gonflé par la faim. C'était en 1933, au moment de la collectivisation » (p. 140, 27 octobre 1941).

² Lénine est le modèle à suivre pour Staline, un peu frustement parfois, mais Lénine et sa tchéka et ses camps de concentration délétères (dès le 8 août 1918) étaient aussi un tantinet brutaux.

Dans un cas, c'est le résultat de la juste politique du Parti communiste russe, dans l'autre, c'est l'exacte application du fascisme hitlérien ! Irina n'a peut-être pas pensé à cette logique similaire, mais un intéressant dialogue avec un officier allemand voulant apprendre la langue russe avec elle permet de le supposer (p. 518, 27 août 1943 ; Le général nazi Paulus s'est rendu à Stalingrad le 31 janvier 1943)).

Digression nécessaire !

Il y a, selon moi, une impossibilité de mettre le nazisme et le léninisme sur le même plan.

On n'a pas encore connu d'insurrections dans des régimes fascistes pour exiger davantage de chambres à gaz pour annihiler des fascistes trop mous, donc juifs rouges !

Par contre, des ouvriers en Hongrie en 1956, en URSS à Novotcherkassk en 1962, etc., ont voulu appliquer un socialisme à la base, sur le modèle de la Commune de Paris présentée par Lénine dans *L'État et la révolution*. Cela me semble tout-à-fait normal. Le problème de Lénine, de Rosa Luxembourg, de Karl Marx (et leurs partisans) est leur incapacité à cesser d'être des tuteurs des prolétaires forcément incultes (surtout à Paris en 1871 !)³.

L'auteure parle de ses notes, de l'importance de les mettre à l'abri, puis des personnes auxquelles il a été fait allusion : des membres très proches de la famille, des voisins de l'immeuble, prennent corps. Elles participent à la recherche de cache pour les notes.

Le livre qui n'était que des bribes, devient une chronique d'une femme occupant un modeste poste dans une grande bibliothèque et elle montre l'acuité de ses remarques et l'efficacité de son travail de fourmi. Déblayer les décombres et retrouver les livres, cacher ceux qui ont de la valeur du pillage organisé par les nazis.

Avec Irina, le lecteur se demande où est le pouvoir soviétique et, surtout, où est l'être humain et sa morale et sa solidarité ?

La solidarité, il en reste au milieu :

-des gardiens d'immeubles devenus des collaborateurs nazis (et de la police ukrainienne, bien entendu), agents immobiliers traficoteurs (p. 160, 8 novembre 1941 ; voir p. 271) ;

-des vendeurs de nourriture et de vêtements (chauds en hiver) à des prix sidérants ; des paysans faisant du troc avec « un cynisme sans borne » (p. 135, 22 octobre 1941)

-de la presque indifférence vis-à-vis du massacre des Juifs (puis d'Ukrainiens) dans le parc-cimetière-prison-mur d'exécution de Babi Yar ;

-d'un assez grand nombre de jeunes lycéennes et jeunes femmes resplendissantes paradant avec leurs soldats et officiers nazis (p. 138, 23 octobre 1941, voir p. 261) ;

-des fonctionnaires (russes et ukrainiens, femmes et hommes) de la bibliothèque et du conservatoire de Kiev minaudant, dorlotant des officiers nazis responsables de la récupération de tout ce qui avait de la valeur et, également, de l'organisation de spectacles pour la nouvelle « bonne société ». Ils étaient confortés dans leur mission par des académiciens de la culture soviétique, dont bien des individus ont continué (pp. 92, 113, 131) « après » à consolider la « Patrie du socialisme » (avec leur expérience nazie et ukrainienne de 1941-1943 ?) ;

-la solidarité apparaît pour cacher un ami, soldat en fuite et juif non identifié « parce qu'il n'a pas le type » - je préfère ne pas commenter - (pp. 141-143 28 octobre 1941).

³ Un bon exemple actuel est celui de Jean-Christophe Sellin, Parti de Gauche, lors d'une évocation du centenaire de la révolution soviétique [je préfère « la révolution des soviets libres » par respect envers le prolétariat de 1917] au Mans le 28 novembre 2017, c'est au « Parti de déterminer à quel moment » les travailleurs peuvent appliquer les leçons de la Commune de Paris !

« Dans cette tragédie, j'ai appris ce qui a le plus de valeur : les relations humaines, la force de l'amitié qui m'a plus d'une fois arrachée à la mort. » (p. 483, 4 mai 1943). C'est ce groupe qu'elle appelle « Commune » (pp. 550, 555). Dans le quotidien, parfois, les conducteurs de tramways sont humains (pp. 558-559, en octobre 1943, mais l'arrivée de l'armée rouge est proche).

Il faut donc saluer et remercier le traducteur, guide et chercheur qui a rendu à Irina Khorochounova son œuvre, témoignage de la lutte obstinée pour le respect de soi-même et des autres lorsque l'abjection et la famine entraînent la déchéance des êtres humains.

Frank Mintz